

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 72 (1943)
Heft: 4

Artikel: Nos lectures
Autor: Pichonnaz, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040753>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Partie non officielle

Nos lectures

On conviendra qu'une forte éducation morale doit être avant tout l'apanage du maître. « Pour former les autres, il faut d'abord être formé soi-même. » Voilà qui est élémentaire et La Palice n'eût pas mieux dit. Mais, avouons qu'il n'est pas aisé d'acquérir cette « solide formation humaine » dont parle l'auteur anonyme de *Pédagogie ouverte, pédagogie fermée* dans le numéro du 15 janvier. Pourtant, l'Ecole normale a fait tout son devoir. Il y a eu les « paroles du dimanche » du Directeur — ou de la Directrice — paroles fortes qui ont marqué votre jeune cœur d'un signe indélébile. Sans parler de la retraite du Révérend Père X. dont il vous est resté des notes bien-faisantes, avec tableaux synoptiques et numérotations. Que ne dirait-on pas des inoubliables « digressions » de certains professeurs qui vous ont enrichis bien plus qu'une leçon parfaite avec tous ses moments didactiques. — Loin de nous la pensée de dénigrer la vraie leçon, sans écarts fantaisistes, la seule qui compte à l'école primaire. — Puis, c'est le brevet ; votre nomination, c'est-à-dire votre « transplantation » dans un milieu tout nouveau. Vos années d'Ecole normale ont, sans doute, fait de vous une honnête jeune fille, un honnête jeune homme, mais enfin... vous êtes libre ! Et je pense à la parole de Joseph de Maistre : « J'ai regardé au fond du cœur d'un honnête homme et je n'ai jamais rien vu de plus horrible. » Sans doute, l'hyperbole est-elle un peu poussée pour un jeune régent frais émoulu d'Hauterive. Mais en admettant qu'il n'y ait dans son cœur encore rien d'« horrible », c'est pourtant un jeune cœur de vingt ans que ne remplissent encore ni les affections familiales et ni l'amour de sa classe. S'il aime tant soit peu la lecture, le jeune maître lit, il lit beaucoup. Lire, c'est très bien, lire beaucoup, c'est encore mieux. Cependant, il faudrait s'entendre une bonne fois sur la sélection à opérer dans toutes les publications que le commerce livre au public. Dissipons d'abord le malheureux et néfaste malentendu qui court quant au jugement d'un ouvrage littéraire. On est snob parce que c'est la mode, mais on oublie que le snobisme tient de la bêtise, qu'il se rapproche singulièrement de l'attitude du singe... qui imite. On lit tel livre de tel auteur ultra-moderne. On en raffole. On le vante. On le prête à ses amis : « Tu verras, c'est si *bien écrit* ! » C'est-à-dire que notre écrivain 1943 a vu des toits — de tuiles rouges — ... bleus ; des sapins... bleus ; des champs de neige... bleus. Myopie ? Phobie de la vérité ? Je ne sais. Pourtant, mises à part ces élucubrations fantaisistes, avouons que les romans modernes sont souvent fort bien écrits ; ils prêtent une âme aux choses et cette âme communique avec celle des personnages d'une façon vraiment captivante. Mais,

sous la forme, il y a le fond qui, sauf erreur, constitue aussi un facteur essentiel quant à l'appréciation d'un ouvrage. Ne serait-ce pas le fond dont votre ami raffole ?...

Certains écrivains d'aujourd'hui, se prévalant du fameux : « L'art pour l'art », se font une spécialité d'étaler sous une forme « artistique » des intrigues où ils s'ingénient à identifier, on ne peut plus diaboliquement, l'homme et la bête. Il est vrai que le livre a du succès ; il se vend ; il en est à sa X^e édition. Et l'on se gave de cette littérature malsaine, croyant sottement être « à la page ». Et l'on double sa malpropreté d'un mensonge en disant à son ami avec un petit air angélique : « Lis ça... c'est si bien écrit. » Encore que l'ami soit séduit par la forme, il n'en est pas moins meurtri par le fond ; et la beauté de celle-là ne guérit point les blessures de celui-ci.

Il y a pourtant encore des écrivains — et je pense aux écrivains de chez nous — qui prennent le lecteur « par le haut » et qui pensent avec Alfred de Vigny : « Si Dieu a placé la tête de l'homme au-dessus du cœur, c'est apparemment pour qu'elle le gouverne. »

Et ce sont eux, et eux seuls, qui sont aptes à contribuer à notre formation.

L. PICHONNAZ.

**† M. Joseph Aebischer, D^r h. c.,
ancien professeur à l'École normale d'Hauterive**

Il y a deux ans, j'avais la fierté et la joie d'annoncer aux lecteurs du *Bulletin pédagogique* que le titre de « docteur *honoris causa* » avait été conféré par l'Université de Fribourg à votre ancien professeur de mathématiques. Je lui apportais, ici même, dans la gaieté de mes vœux et de mes félicitations, l'hommage du corps enseignant fribourgeois.

Aujourd'hui, j'ai le pieux devoir de payer mon humble tribut de respectueuse amitié à la mémoire de l'ancien professeur d'Hauterive.

La Liberté a déjà excellemment retracé la vie remplie de mérites de M. Aebischer. Sans répéter ce qui a été dit, je voudrais y ajouter simplement le témoignage d'un élève après avoir rappelé à grands traits la carrière du défunt.

M. Joseph Aebischer était né en Alsace, à Guebwiller, où son père, Fribourgeois d'origine, s'était établi. Placé dans un collège de Normandie, il y fit de brillantes études classiques. Il essaya alors de se créer, en France, une situation dans l'enseignement. Mais, devant les difficultés de s'assurer une position stable, il décida de rentrer dans son pays. C'est en 1889 qu'il arriva, un jour du mois d'août, dans son village d'origine, Tavel. Quelques jours après, il était reçu à Fillistorf par M. Georges Python qui lui promit un poste dans le canton.